

doado

Anne Percin

comment

(bien) rater

ses vacances



rouergue

Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pour échapper aux vacances en famille, Maxime choisit de les passer avec sa grand-mère, dans son pavillon du Kremlin (-Bicêtre). Il avait tout prévu pour couler des jours tranquilles devant son ordi... sauf la crise cardiaque de sa grand-mère. Le voilà seul pendant son hospitalisation, et les vacances vont se transformer en feuilleton délirant !

## ANNE PERCIN

Née en 1970 à Epinal, Anne Percin grandit à Strasbourg qu'elle quitte à 25 ans pour Paris, où elle commence à enseigner le français en collège. Marquée dans l'enfance par la lecture de Colette, elle cherche à revenir vivre à la campagne, un rêve accompli en 2003 où elle s'installe en Bourgogne avec son compagnon, l'écrivain Christophe Spielberger et leur enfant. Elle vit actuellement en Saône et Loire, partage sa vie entre l'enseignement et l'écriture de romans « pour les ados ».

### DU MÊME AUTEUR :

**Point de côté** - 2006, Éditions Thierry Magnier.

**Servais des Collines** - 2007, Oskar.

**Né sur X** - 2008, Éditions Thierry Magnier.

**L'Âge d'ange** - 2008, L'École des loisirs.

**N'importe où hors de ce monde** - 2009, Oskar.

**Comme des trains dans la nuit** - à paraître en 2011, roman doAdo.

### DANS LA COLLECTION LA BRUNE AU ROUERGUE :

**Bonheur fantôme** - 2009, roman.

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0278-8

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Anne Percin

# Comment (bien) rater ses vacances

**doAdo**  
AU ROUERGUE

Extrait de la publication



*J'estime que la plupart des malheurs de l'humanité viennent  
de ce que les gens qui savent pourtant qu'ils sont uniques,  
s'obstinent à se laisser traiter comme un numéro parmi la masse.*

*Colin Higgins, Harold et Maude*





## 1

– Cette année, on part en randonnée en Corse, les enfants !

Ma mère a lancé cette phrase tout en jetant un coup d'œil sur la banquette arrière où nous étions vautrés, ma sœur et moi, en état semi-comateux. J'ai croisé le regard maternel une fraction de seconde dans le rétroviseur, le temps d'une tentative d'œillade meurtrière, avant qu'un saut sur un ralentisseur ne fasse retomber sur mes yeux une grosse mèche de cheveux. Tant pis pour le regard ténébreux.

– Tu viens avec nous ?

Ma mère a tourné la tête vers le rétro extérieur, avant de franchir un céder-le-passage. Pendant un bref instant, on n'a plus rien entendu que le cliquetis du clignotant. La tête tournée vers la vitre embuée, j'admira la vue splendide sur Ivry-sur-Seine (ses barres de HLM, ses magasins de téléphonie mobile, sa cité Maurice Thorez). Je prenais tout mon temps pour répondre.

J'ai un âge où, apparemment, mon avis compte. On me sonde, on me consulte avant de me traîner de force dans des lieux hostiles.

*Quand vos enfants cessent de vous demander d'où ils viennent et ne vous disent plus où ils vont*, disait un proverbe affiché à l'entrée du Super-U l'été dernier, *c'est qu'ils sont devenus des ados*. Je me souviens que mon père l'avait lu à haute voix, avec l'air d'un disciple de Confucius qui médite les paroles du Maître. Alors qu'en réalité, c'était juste une grosse connerie écrite au marqueur bleu effaçable sur un panneau d'hypermarché, entre la météo du jour et « Le Conseil de votre poissonnier »... C'était l'été dernier à Biscarosse, et je me suis juré que ce seraient mes dernières vacances en famille. Du moins, jusqu'à ce que j'en fonde une moi-même à la force du poignet, et que je l'entretienne et la chérisse et la nourrisse à la sueur de mon front – autant dire le plus tard possible.

Pour ma sœur Alice, neuf ans 3/4, Biscarosse c'était l'éclate totale : un toboggan géant, une piscine où l'on a pied tout le temps et surtout des tas de copines qui se trémoussent le soir aux animations du camping et qui font trois mille tours de vélo rose dès huit heures du matin. Pour moi, évidemment, ayant renoncé au charme subtil des conversations cryptées qu'on mène entre les cabines téléphoniques et le bloc des douches avec des jeunes filles prépubères, l'été fut plus morose.

Le pire du pire à Biscarosse, c'étaient les matins. Imaginez-vous tiré de votre sommeil paradoxal à dix heures, par les appels répétés d'une bande de sourds venus jouer au ballon entre les caravanes. Vous émergez péniblement de votre duvet dans lequel vous avez alternativement grelotté et sué (suivant les phases de la lune). Hirsute, vous vous attablez sous un soleil meurtrier devant un café lyophilisé et des biscottes au miel, sous les yeux de vos parents qui balancent une énième blague désopilante sur vos cheveux longs et poisseux (mais *qui* a décidé qu'on irait au bord de la mer ?) ou sur l'épaisseur de la couche de crasse qui semble s'être infiltrée sous vos ongles pendant la nuit – alors que, mais vous ne vous donnez même pas la peine de leur répondre,

ce n'est quand même pas de *votre* faute si, dans ce camping, on ne peut espérer se doucher à l'eau chaude qu'entre cinq et sept heures du matin, horaires qui semblent réserver cette activité aux retraités insomniaques et aux noctambules avinés.

Bref. Tout ça pour dire que pour la rando en Corse, cette année, il faudrait me passer sur le corps.

Puisqu'on me demandait mon avis, je n'allais pas me priver de le donner. Mais j'avais à peine ouvert la bouche que ma petite sœur a crié :

– Ah non, pas une randonnée ! C'est horrible !

– Mais ma puce, on ne va pas te laisser toute seule, quand même !

J'ai eu un moment de stupeur. Si ça se trouve, j'ai dû rester hébété, la bouche ouverte avec un filet de bave qui coule sur le côté.

Pas une seconde, je n'aurais pensé que c'était à ma sœur que ma mère venait de demander « Tu viens avec nous ? ». C'est elle, modeste élève de sixième, que le conseil de famille entendait consulter avant le choix de leur destination ? Apparemment, je ne comptais déjà plus dans cette famille. Ça m'a rappelé cette scène du film *Orange mécanique*, quand Alex revient chez lui après sa cure d'antiviolençe et qu'il découvre que ses parents l'ont remplacé par un grand dadais qui a pris sa chambre.

J'ai croisé dans le rétroviseur mes propres yeux humides et rougis par l'amertume et le désarroi (à moins que ce ne soit juste un début de conjonctivite).

– Alors, voilà, a gémi ma mère, tandis que le feu passait au vert. Vous ne voulez plus venir avec nous en vacances, c'est ça ?

J'ai failli dire qu'on ne m'avait pas laissé le temps de me prononcer sur la question, mais ça aurait été risquer de lui faire

croire que j'étais candidat à la rando, ce qui eût été une grave erreur tactique.

– Ben quoi, a renchéri Alice, décidément remontée comme une pendule. C'est vous qui choisissez de faire des trucs qu'on n'aime pas, c'est pas de notre faute.

Je commençais à trouver qu'elle usait un peu trop souvent du pronom *nous*, comme si elle était le porte-parole officiel du Syndicat des enfants Mainard. Mais, vu qu'elle était montée au créneau avec tant d'énergie, je pouvais bien me reposer un peu. Après tout, il était temps qu'elle reprenne le flambeau, puisqu'elle allait entrer dans l'adolescence tandis que j'en sortais à grands pas. Comme dit la chanson, *Nous entrerons dans la carrière / Quand nos aînés n'y seront plus*<sup>1</sup>...

– Très bien. Dans ce cas, a conclu ma mère d'un ton glacial, nous partirons sans vous. Ça ne nous fera pas de mal, remarquez.

L'idée m'a soudain traversé que ma mère avait prévu toute cette mise en scène depuis le début. Dans quelques instants, la machiavélique Mme Mainard (que j'avais toujours considérée comme ma mère et traitée avec tendresse et respect) allait m'annoncer que je passerais mon été à garder ma petite sœur, coincés dans un F4 du Val-de-Marne avec dix euros en poche, tandis qu'elle siroterait des mojitos au bord de la piscine à Bonifacio, avec l'homme que jadis j'appelais mon père.

Autant qu'elle soit prévenue : si elle nous préparait un *Koh-Lanta* maison, ma vengeance serait terrible. J'étais prêt à alerter les services sociaux, les chaînes de télé : une histoire d'enfants abandonnés en plein été, tu parles d'une aubaine pour les journalistes ! Ça changerait un peu des sans-papiers expulsés et des vieux qui dégignent en maison de retraite. On pourrait même

---

1 *La Marseillaise*, chapitre 3, couplet 73, verset 12, alinéa B.

s'enchaîner avec Alice aux grilles de la SPA de Surveilliers, pour le fun. Avec une pancarte « Adoptez-nous ».

Gros succès. On ferait la une du magazine *Détective* (ma grande référence journalistique). Les parents rappiqueraient dare-dare de Corse, les caméras de TF1 les suivraient sur le tarmac, ma mère serait obligée de se cacher derrière un T-shirt à tête de Maure qui la ferait passer pour une indépendantiste corse, d'un effet désastreux sur l'opinion publique.

Bon.

N'empêche que la facilité avec laquelle ma mère avait envisagé de partir seule avec mon père cachait quelque chose de louche. Je lui ai jeté dans le rétroviseur mon regard inquisiteur n° 3, celui à qui rien n'échappe, le genre Sherlock Holmes quand il arrête la cocaïne.

– Arrête de faire ta tête de psychopathe, Maxime. C'est lassant, à la fin. Bon, on reparlera des vacances ce soir, avec votre père...

Elle a donné un coup d'accélérateur pour s'engager sur la voie de gauche du périphérique, et on n'a plus rien entendu d'autre dans la voiture que les tubes démodés de Chérie FM et les couinements du doigt d'Alice sur la vitre, dessinant des têtes de mort dans la buée des portières.

Ambiance.

## 2

L'après-midi même, je suis allé voir Alice dans sa chambre.

C'était un samedi de mai pluvieux, comme on les aime. J'avais passé la fin de matinée à aider ma mère à ranger les courses et le début de l'après-midi à rédiger des fiches pour le bac, sur *L'Île des esclaves* de Marivaux. L'heure était donc venue pour moi de me détendre un brin en pratiquant le harcèlement moral sur une victime de dix ans.

Or, il se trouve que ma sœur était peu encline à se laisser torturer.

Vautrée sur son lit à plat ventre, les pieds battant l'air, elle était en pleine activité de *horse dreaming*. Ce sport cérébral (courageusement pratiqué par les filles de moins de douze ans) consiste à rêvasser sur les plus beaux chevaux du monde qu'on pourrait se payer si on avait la chance d'épouser un émir arabe, étalée sur son lit (ou sur la moquette, ou dans le canapé du salon, ou assise sur le siège des toilettes, ou étendue sur un drap de plage...), en feuilletant d'une main ramollie par le bonheur les pages glacées d'un magazine au titre stupide du style *Cheval Beauté Nature*, *Tagada Galop* ou *Dada Star*.

– Tu veux faire quoi, toi, pendant les vacances ? lui ai-je demandé sur le ton dont Philippe Risoli demande à « L'école des fans » : « Tu veux faire quoi quand tu seras grand ? » (Et en principe le gosse répond un truc navrant qui fait rigoler tous les adultes bouffis de satisfaction.)

Alice a levé le nez de son magazine, l'air hagard.

Il lui a fallu un paquet de secondes pour revenir à elle et s'apercevoir que le monde réel n'était pas peuplé d'appaloosas tachetés galopant crinière au vent dans des plaines fleuries.

– Hein ? Ben, je sais pas... Mais ma copine Lou, elle va en colonie de vacances en Bretagne. Et j'aimerais bien y aller avec elle.

– Lou ? Connais pas. Qui c'est, celle-là ?

Alice a grimacé en faisant *Hin hin hin*.

Lou a dix ans et demi, c'est la meilleure amie-pour-la-vie d'Alice et on n'entend parler que d'elle à la maison. Lou fait du cheval, Lou a eu 10/10 en dictée, Lou a un petit copain, Lou n'en a plus, Lou danse la tecktonik, Lou part sur la Lune, Lou se présente aux présidentielles, Lou a la furonculose, Lou dénonce ses voisins communistes.

– En plus, elle part en juillet, a continué ma sœur, imperturbable (habituée aux doses massives d'ironie depuis son berceau, elle est immunisée). Si Papa et Maman nous obligent à partir avec eux en août, ça fait que je la verrai pas de tout l'été.

– Je vois. C'est l'enfer de Dante.

– Dante ? Connais pas. Qui c'est, celui-là ?

– Hin, hin, hin.

(Il me semble parfois que l'éducation que je donne à ma sœur porte ses fruits.)

– Et toi ? m'a-t-elle demandé. Tu veux y aller, en Corse ?

J'ai hésité à lui répondre. Visiblement, elle était inquiète à l'idée que j'accepte la proposition parentale, ce qui l'obligerait à

renoncer à sa position de rebelle qui n'avait de poids que si elle pouvait compter sur mon soutien d'aîné. Tactique très raisonnable, bien qu'un peu transparente (c'est moi qui lui ai appris à jouer à *Empire & Conquest*).

– Moi ? Bof... Je me tâte...

Son visage décomposé évoquait vaguement le tableau d'Edvard Munch, *Le Cri*. C'était très intéressant à voir, mais j'ai abrégé ses souffrances dans ma grande mansuétude (un mot que j'ai toujours rêvé de caser).

– En tout cas, j'irai pas en Corse.

Alice m'a lancé un regard plein de reconnaissance, le genre dont elle doit gratifier son moniteur d'équitation quand il lui fait un compliment.

– Bon, on verra ce soir, avec Papa, OK ? Si on dit non tous les deux, ils vont craquer, c'est obligé.

J'ai trouvé que son plan d'attaque avait quelques failles. Elle n'est pas encore tout à fait prête pour la diplomatie, mais pour le syndicalisme c'est un bon début. Elle en a parfaitement intégré le principe de base : « Dire non et ne rien lâcher ». Ça marche peut-être dans le monde des poneys, mais pour la *Realpolitik*, ça ne suffit pas toujours. J'avais essayé de lui expliquer ça le jour où elle avait décidé de faire une grève de la faim pour obtenir un cheval. Au bout de cinq heures de jeûne, je suis venu dans sa chambre avec un paquet de bonbons et là, subitement, elle a admis qu'avoir un pur-sang dans un quatre-pièces n'était pas une excellente idée. Voilà : en gros, c'est ça, la *Realpolitik*. Je ne sais pas si mon prof d'éco aurait été d'accord, mais moi je trouvais ça pas mal, comme démonstration.

Ça m'a rappelé qu'il fallait que j'aille boucler ma dissert d'économie, et je l'ai plantée là. Elle est repartie au pays des chevaux enchantés, et j'ai quitté sa chambre.



C'est le soir de cette mémorable (bien que pluvieuse) journée, qu'après d'âpres hostilités, Alice et moi, séparatistes mairiens, avons obtenu notre indépendance estivale.

Un petit pas pour l'Humanité, certes, mais un bond de géant pour l'homme qui sommeille en moi.

Notre auguste père, dans sa magnanimité (le deuxième mot que j'ai toujours rêvé d'utiliser), a décrété que nous serions dispensés d'user nos semelles sur des sentiers caillouteux, d'écorcher dans les ronces nos tendres mollets où ondule un fin duvet sous la brise d'été. Tout ça, grâce à l'intercession quasi divine de deux personnes qui n'étaient même pas présentes ce soir-là, j'ai nommé : Lou et mamie Lisette. Comme quoi, les miracles, c'est comme les emmerdes : ça arrive.

– Ce serait quand même super si je pouvais aller en colo avec Lou, non ? a minaudé Alice sur un ton qui n'avait rien à voir avec la façon dont elle avait parlé à Maman dans la voiture le matin même. (D'une façon générale, le ton de sa voix est très différent selon le sexe de son interlocuteur, ce qui est une donnée constante chez les filles, semble-t-il.)

Mon père s'est illico transformé en Chamallow. Apparemment, Alice avait apporté quelques améliorations à son plan d'attaque initial. Son approche, il faut le reconnaître, était plus subtile que je ne l'aurais cru. Quant à moi, je n'avais pas eu le temps d'affiner la mienne, comptant sur mon formidable sens de l'improvisation pour me tirer de là. Il est vrai aussi que je n'avais réussi à trouver la conclusion de ma dissertation sur « La libéralisation des échanges internationaux » qu'à 19 h 30, au moment où ma mère m'appelait pour mettre le couvert. Ça laissait peu de temps pour la stratégie.

Mais mon tour n'était pas venu.

Il s'avérait que la colo durait un mois et débutait le 15 juillet. Soit quinze jours avant la date prévue du départ en Corse. Pour

que les deux coïncident, il fallait que nos parents décalent un peu leurs vacances. On attaquait l'os, là. Mes parents sont des aoûttiens convaincus. Depuis le temps que je les fréquente, nous ne sommes *jamais* partis en juillet. Leur demander d'avancer leurs vacances, c'était un peu comme forcer un musulman à fêter Yom Kippour.

Je les ai sentis vaciller sur leurs bases. Alice a tenté une minauderie labellisée nunuche. Mon père a regardé ma mère gravement. On frôlait l'incident diplomatique.

– Bah, après tout... On peut toujours décaler d'une semaine, a entamé ma mère, en souriant à Alice. Je n'ai même pas encore posé mes dates...

Mon père a fait la moue. Il travaille comme magasinier dans un grand garage automobile, et il faut qu'il s'arrange avec un nombre incalculable de vendeurs, mécaniciens, carrossiers, électriciens... avant de poser ses fameuses vacances.

– Mmm... On verra, pour les dates. Mais une colo, ça coûte cher, a marmonné mon père.

*Shit.* Pauvre Alice ! Sa belle stratégie à base de trémolos pathétiques et œillades charmeuses volait en éclats. Le nerf de la guerre, Alice ! « L'argent est le nerf de la guerre<sup>2</sup> » ! J'aurais dû la prévenir ! Je l'ai regardée avec compassion, mais elle a sorti sa botte secrète :

– C'est organisé par la mairie d'Ivry. C'est pas cher et ils prennent les chèques vacances, y paraît. Et aussi les bons de la CAF.

Chapeau, frangine ! Elle avait tout prévu !

Ébranlés, les parents se regardaient tout en votant à bulletin secret dans leur tête.

---

2 Citation qu'on attribue à Rabelais, qui l'aurait piquée à Cicéron, qui l'avait prise à un mec qui savait de quoi il parlait.

– D'accord, a admis Maman. Financièrement, on devrait y arriver. Mais la vraie question, c'est : est-ce qu'on peut partir en rando l'esprit libre, sachant que la petite est en Bretagne ?

Alors là, le débat commençait à s'enliser. Si on se perdait en considérations irrationnelles, on n'avait pas fini. J'avais beau essayer de faire preuve de créativité, je n'arrivais pas à voir en quoi le départ des uns pouvait contrarier celui des autres. J'ai fini par le leur faire remarquer, mais j'ai eu droit à un haussement d'épaules désapprobateur de ma mère, qui m'a rétorqué :

– Oh, toi ! T'es sensible comme un ver de terre. Tu verras, quand tu seras papa...

J'ai senti que *Être papa* commençait à glisser en queue de peloton dans la liste de mes priorités futures. Mon père m'a rassuré d'un sourire discret qui voulait dire quelque chose comme : *T'en fais pas, ta mère débloque*. Entre hommes, on se comprend.

Après délibération, le jury ayant répondu oui à toutes les questions, Lou était acquittée.

Dispensée de vacances familiales à l'unanimité, elle hurlait de joie en bondissant dans toute la pièce avant de distribuer des bisous à tous les adultes responsables, y compris moi, qui ne suis pourtant ni adulte ni responsable (et je m'en flatte).

Au milieu de l'allégresse générale, mon père s'est soudain tourné vers moi.

– Écoute, Maxime. On ne peut pas te traîner avec nous si tu ne veux pas, et on ne peut pas non plus t'abandonner tout seul ici...

J'ai acquiescé de toutes mes forces, sentant mes cheveux me balayer le bout du nez.

– T'as pas des copains qui font un truc cet été ? Je sais pas, moi...

Mon père avait pris soudain un air atterré. Même Alice s'était arrêtée de courir autour de la table du salon pour me regarder

avec pitié. Un gros ange dodu est passé dans la pièce en faisant *flap flap*, me contemplant d'un œil ébaubi, avant de se manger le mur du fond.

*Damned.*

Ma situation était-elle à ce point désespérée ?

Dix-sept ans, et pas un seul pote pour me proposer un plan foireux pour l'été ? L'humiliation totale. Je me suis senti changé en grosse merde, un peu comme le mec boutonneux avec des lunettes à double foyer qu'on voit dans les films américains, le genre que personne n'invite au bal de promo et qui finit par devenir psychopathe et zigouiller tout le campus à coups de chaîne de vélo. (Je sais, j'aurais jamais dû lire tout Stephen King à mon âge...)

J'ai pris les devants, sentant poindre dans leurs yeux la glauque lueur de la compassion :

– Non, mais cet été, de toute façon, je veux aller chez Mamie. J'ai des trucs à bidouiller sur son ordi, je lui avais promis de m'en occuper et j'ai jamais eu le temps.

L'apitoiement s'est mué en stupeur profonde. C'est marrant comme ça change vite, les tronches parentales. Un vrai ciel de printemps.

– Quoi ? Tu veux retourner au Kremlin ?

## REMERCIEMENTS

Merci à mon grand frère pour le rock et l'humour,  
à mes parents pour les oignons de tulipe et *Derrick*,  
et à Christian B., « *the expert* »,  
pour la cardiologie et le GR 20 !

Ouvrage réalisé  
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue